

C'était toujours pire quand il avait bu une bière ou deux : il était pris d'une rage impérieuse qui le déchirait, lui mettait les nerfs à vif, le rendait agité, vindicatif. Hargneux. Comme si une force inconnue prenait contrôle de lui, l'obligeant à devenir odieux, méchant, cruel. Cela arrivait quand quelqu'un l'agressait, se fichait de lui, ou prononçait des paroles qui lui déplaisaient.

Même si Shane devait admettre que cette rage pouvait le submerger à d'autres moments, c'était pire quand il avait bu. Quelques bières suffisaient à le faire partir en vrille. Il avait beau ne pas être alcoolique, l'alcool lui faisait suffisamment baisser sa garde pour permettre à sa colère de refaire surface.

Rosie affirmait que c'était dû à son enfance. Ils avaient emménagé ensemble quatre mois auparavant et, dans l'ensemble, elle faisait preuve de compassion. Par certains côtés, elle était trop compréhensive pour son propre bien. Elle avait bon cœur et il l'aimait bien. Il lui avait même dit qu'il « l'aimait » quand elle lui avait posé la question.

Mais pourquoi ne se rendait-elle pas compte que, plus elle se montrait gentille et bienveillante, plus il devenait facile pour lui de dépasser les bornes ?

Sa douceur l'incitait presque à la violence. Pourtant, malgré tout ce qu'il lui faisait subir, elle persistait à faire preuve de compréhension : il la battait, la faisait crier, hurler, demander grâce. Après, il se rabrouait en se disant que ce n'étaient pas des manières de gentleman, mais quand il était en colère et

qu'il perdait le contrôle, il se foutait bien de se comporter en gentleman.

La colère, le ressentiment, le mal-être bouillonnaient en lui en un mélange malsain, le poussant à agir de la sorte. Il souffrait d'un sentiment d'infériorité ; pensait que les autres le voyaient comme inculte, stupide, le considéraient comme une cible légitime de moqueries. Savoir qu'on riait de lui – surtout s'il connaissait la personne qui se foutait de sa gueule – était le pire des sentiments. Cela le mettait dans une telle fureur qu'il n'était plus maître de ses actes. Ce qui lui avait souvent attiré des ennuis comme, récemment, quand il avait fini en prison pour avoir cassé une bouteille et coupé son meilleur pote, Kevin. Ils étaient en bande, au pub, à se raconter des blagues. Quand Kevin en avait dit une qu'il n'avait pas saisie, son copain s'était mis à rire et l'avait traité de débile. L'hilarité des autres n'avait rien arrangé. Mais Kevin ! N'était-il pas censé être son meilleur ami ? Il avait été tellement déçu que, comme possédé par une force inconnue, il avait cassé le goulot d'une bouteille et lui avait enfoncé le tesson dans la joue.

Et maintenant, il regardait Rosie, recroquevillée dans un coin de la chambre qui était la leur depuis qu'il avait emménagé dans son appartement. S'il ne comprenait pas trop pourquoi elle avait accepté qu'il vienne habiter chez elle, il était content qu'elle l'ait fait. C'était sympa de sa part. En même temps, Rosie était une fille sympa. Même quand elle l'énervait, ce qui l'obligeait à la battre, il pouvait le reconnaître. Si elle avait été une horrible garce, une salope, comme sa mère, il lui aurait été plus facile de justifier les coups qu'il lui donnait. En sortant de prison, il avait commencé par aller chez sa mère qui l'avait fichu dehors. Ce qui n'était pas nouveau. Même bébé, elle n'avait jamais voulu de lui. Le psy qu'il avait vu en prison avait dit qu'elle pourrait être à l'origine du problème. Que sa colère découlait du fait qu'elle ne s'était jamais occupée de lui pour, finalement, le rejeter. Mais on ne pouvait rien y changer.

Personne n'était parfait ; ni sa mère, ni même Rosie, malgré sa bienveillance, son indulgence.

Quand il avait vu la décoration rose pâle de sa chambre pour la première fois, il s'était exclamé : « Beurk ! » Elle s'était contentée de rire.

« Bon Dieu ! » s'était-il alors écrié devant sa collection de poupées de porcelaine en costumes d'époque arrangées sur une chaise capitonnée de satin. « Des poupées dans ma chambre ! Tu me prends pour une tapette, ou quoi ? »

Il lui avait dit qu'elle allait devoir s'en débarrasser. Elle n'avait pas compris tout de suite, car, deux jours plus tard, elles étaient toujours là. Voyant qu'elle n'avait pas obéi, il avait piqué une crise et avait balancé les poupées et la chaise à travers la chambre.

Peut-être avait-il fait subir le même sort à Rosie. Ses souvenirs étaient un peu flous. Cela l'avait mis dans une telle humeur ! Comment un type normal pouvait-il avoir des poupées chez lui ? Ne lui avait-il pas demandé gentiment de les enlever ? D'un autre côté, ce soir-là, quand il l'avait frappée, il avait bu quelques bières. Il ne pouvait donc pas être tenu entièrement responsable de ses actes. Peut-être un autre jour, s'il avait été de meilleure humeur, lui aurait-il simplement redemandé de les enlever. De toute façon, les poupées et le fauteuil à fanfreluches avaient disparu, tout comme la housse de couette et les taies d'oreiller à fleurs. Elle avait accepté dès la première fois qu'il lui avait demandé de s'en débarrasser. Ils avaient ensuite choisi une housse et des taies d'oreiller blanches.

Il aimait le blanc, c'était une couleur pure et virginale qui lui donnait l'impression d'aller bien, d'avoir des pensées positives. Le seul problème du blanc, avait-il découvert, était que c'était très salissant et que les taches de sang ne disparaissaient jamais totalement. Rosie avait beau frotter, frotter encore, utiliser de l'eau de javel, les taches de sang viraient au gris, mais restaient toujours un peu visibles. Une fois le blanc abîmé, il était gâché pour de bon.

Il remarqua alors que son regard se posait sur les taches de sang frais, sur la housse de couette.

— Je suis désolée, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Ça disparaîtra au lavage.

— Non, ça ne disparaîtra pas. À cause de toi, elle est fichue.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

La voir blottie dans un coin de la pièce, son visage tuméfié couvert de sang, raviva sa colère. Il se sentait presque aussi furieux et contrarié que quand il avait découvert qu'il ne restait plus aucune bière dans le réfrigérateur. N'en ayant bu que quelques-unes, il pensait en avoir encore en réserve. On était samedi soir, putain ! Et si un mec ne pouvait pas boire quelques verres un samedi soir, où allait le monde ?

C'était le travail de Rosie de s'occuper des courses, d'acheter ce dont ils avaient besoin et de refaire des réserves quand elle voyait qu'elles baissaient. En rentrant ce soir, il s'était attendu à passer une soirée de samedi agréable avec elle. Ils auraient dîné d'un menu à emporter, arrosé de quelques bières, puis ils auraient fait l'amour. Il aimait le sexe avec elle. Mais elle avait tout gâché. Elle n'avait racheté ni bière ni vodka. Soi-disant à cause de la dernière raclée qu'il lui avait fichue. À la suite de ça, ils avaient eu une discussion idiote au cours de laquelle il avait été question qu'il réduise sa consommation d'alcool. Pourtant, il ne se rappelait pas avoir accepté. Cela lui semblait très peu probable. Mais, tout à l'heure, quand il lui avait demandé où étaient rangées la bière et la vodka, elle avait fait l'erreur de lui rappeler sa promesse de ne plus boire. Sa première déception passée, il s'était emporté et il l'avait frappée. Même s'il n'avait pas eu l'intention de lui fendre la lèvre et de faire gicler du sang sur la housse de couette blanche. C'était arrivé, voilà tout.

Il comprenait qu'elle ait besoin d'un peu de tranquillité maintenant. Après une dispute, quand il l'avait cognée, elle voulait généralement passer un moment seule pour se laver le visage, ranger l'appartement et changer de vêtements. Elle

se maquillait le visage pour couvrir ses bleus et faisait disparaître les traces de sang. Ainsi, quand il rentrait, toute preuve de leur querelle avait disparu. Il n'aimait pas se voir remémorer ses colères et leurs conséquences.

Se sentant un peu apaisé, il déclara :

— Nous n'avons plus de bière. Je vais en acheter. Tu veux quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— D'accord. Je ne serai pas long, ajouta-t-il d'un ton jovial. Sur ces mots, il sortit dans la rue.

— **M**erde ! Il pleut ! s'exclama Shane en sortant de l'immeuble.

Il n'aimait pas la pluie. Se faire mouiller lui rappelait la fois où sa mère l'avait laissé toute la nuit dans un bain d'eau froide parce qu'il avait été insolent.

La voiture de Rosie était garée le long du trottoir. C'était leur voiture, désormais. Il l'utilisait quand il le souhaitait. Quand il était sorti de prison pour emménager chez elle, elle lui avait confié ses clés de voiture et d'appartement. Il devait admettre que, pour ce genre de choses, elle était cool. Il n'aurait vraiment pas dû la frapper si fort, mais il allait se racheter. Pensif, il ouvrit la portière et s'installa au volant. Il allait lui acheter ses chocolats préférés. Non seulement cela lui ferait plaisir, mais cela arrangerait tout. Les disputes le contrariaient, lui rappelaient son enfance. Aussi, avec quelques bières pour lui et des chocolats pour elle, la soirée pourrait reprendre comme si de rien n'était.

Alors qu'il démarrait et mettait les essuie-glace en route, une question lui traversa l'esprit : avec les trois bières qu'il avait bues, n'avait-il pas dépassé la limite d'alcool autorisée ? Il en doutait. Mais il était inutile de prendre des risques. Au lieu d'aller en ville, il allait opter pour l'hypermarché qui était situé en bordure d'une route moins fréquentée. Ce n'était pas un coin où la police patrouillait et arrêta au hasard les automobilistes pour les soumettre à un alcootest. Un samedi soir, ils seraient occupés par des affaires plus pressantes, en

ville. Et même si cela lui faisait parcourir quelques kilomètres supplémentaires, deux précautions valaient mieux qu'une. Il ne voulait pas retourner en prison. Il n'y avait déjà passé que trop de temps. Maintenant qu'il vivait bien et que tout allait mieux pour lui, c'était inenvisageable. Il aimait habiter avec Rosie, dans son appartement agréable, et conduire sa voiture. Cela lui donnait l'impression d'être normal, d'être quelqu'un, comme d'autres de ses connaissances. C'était l'une des raisons pour lesquelles il ne lui avait pas dit qu'on lui avait déjà retiré son permis pour conduite en état d'ivresse et pour usage de stupéfiants. Il voulait se sentir fier de lui. Alors, peut-être, sa mère aussi serait-elle fière.

Le seul hic était l'âge et le modèle de la voiture de Rosie : petite, elle n'était pas de première jeunesse. Avec sa haute taille et sa carrure, il devait se baisser pour y entrer. Et il n'arrivait jamais à régler le siège du conducteur pour qu'il soit confortable. Sa tête frôlait le toit. C'était une voiture conçue pour une femme ou une personne âgée, pas pour un homme. Pour se sentir vraiment fier, un homme avait besoin d'une voiture neuve, qui reflétait sa personnalité. Une grosse voiture, au moteur puissant, d'une couleur foncée, pas bleu layette. Ce n'était pas bon du tout pour son image. Au risque de paraître ingrat, il savait qu'elle ne lui correspondait pas. En plus, elle avait vraiment fait son temps. Rosie s'en fichait. Elle aimait sa voiture, la chérissait, et quand il lui avait dit qu'ils devraient en acheter une nouvelle, elle lui avait répondu qu'elle n'en avait pas les moyens, ce qui l'avait agacé. Posséder une voiture adéquate et puissante était une priorité, mais, visiblement, pas une priorité féminine. Les femmes préféraient s'offrir des vêtements et des sacs à main. Mais, à force de patience, il finirait bien par la convaincre. Et elle verrait bien qu'il avait raison.

Au moins, le moteur n'était pas complètement foutu, songea-t-il en accélérant. Il avait encore une certaine puissance, sans doute parce que la voiture n'avait pas beaucoup de kilomètres au compteur. Il lui fallut un certain temps pour

prendre de la vitesse, mais son pied fermement enfoncé sur l'accélérateur la fit réagir. Un jour, alors qu'il accompagnait Rosie au travail, il avait fait pareil : il avait accéléré à fond, faisant crisser les pneus et grincer le moteur, et la voiture n'avait pas été la seule à protester.

« Sois gentil avec Betsy, elle vieillit », lui avait-elle recommandé, sur le siège passager.

Il était parti d'un rire méprisant. Betsy ! Il parlait des voitures au féminin, mais de là à leur donner un prénom : c'était consternant.

Son rire sonore était peut-être un peu sévère, mais il avait levé le pied. Pas tant par désir de traiter Betsy avec gentillesse – les voitures, comme les femmes, devaient être matées –, mais parce qu'il roulait à cent dix kilomètres heure sur une route limitée à cinquante et qu'il avait repéré un radar devant lui. Aussi, avait-il ralenti. S'il se faisait flasher, la police découvrirait qu'il n'avait plus de permis, ce qui serait un désastre.

À la suite de cet épisode, il n'avait plus jamais conduit Betsy en ville, ni nulle part ailleurs où il courait un risque de se faire arrêter. Il roulait posément, en prenant bien garde de respecter la limitation de vitesse et, sans pour autant faire preuve de courtoisie envers les autres conducteurs, il s'assurait de contrôler sa rage intérieure et faisait en sorte de passer inaperçu. Autrement dit, il évitait de descendre de voiture pour tabasser quiconque le contrariait.

Heureusement, ce soir, il se fichait bien de rester poli, de cette stupide retenue. Ne risquant pas de se faire flasher par un radar sur cette route, il pouvait bousiller Betsy s'il le souhaitait. Et Rosie n'étant pas avec lui pour protester, tout le monde était content. Cela lui procurait du plaisir, des sensations fortes. Aussi jouissives qu'une fellation. Il avait déjà parcouru ce tronçon seul. La faire accélérer, la pousser au-delà de ses limites et voir de quoi elle était capable. Il était un conducteur de bolide, le meilleur dans son domaine, qui faisait des tours de circuit. Un conducteur de formule 1, largement en

tête devant les autres concurrents du Grand Prix. Il pouvait imaginer la scène, voir la foule l'acclamer et le saluer de la main, l'expression admirative sur les visages, alors qu'il filait comme le vent, prenant avec adresse un nouveau virage sans ralentir, ou presque, la plus légère décélération indispensable pour ne pas sortir de la piste tout en gardant sa place de leader. Il était impossible de baisser la garde si on voulait rester le premier. Parfois, il faisait une embardée pour éviter une voiture qui arrivait en face. Crétins ! Ne savaient-ils pas qu'il courait une course automobile ? Qu'il était le plus grand ? Admiré, respecté, révééré, autant par les hommes que par les femmes.

Il fit un nouvel écart, manquant de peu d'emboutir une voiture arrivant en face.

— Dégage, putain ! Pauvre connard ! hurla-t-il en actionnant son klaxon.

Qu'ils soient maudits d'exister et de le ralentir.

Sur la route mal éclairée, la pluie accentuait encore le manque de visibilité. Il avait beau rouler en feux de route, il fut obligé de ralentir pour prendre le virage suivant. Quelle poisse ! Il allait vraiment devoir convaincre Rosie d'acheter une nouvelle caisse, avec une meilleure tenue de route. Il lui expliquerait que les nouveaux modèles étaient plus sûrs parce qu'ils étaient plus bas et qu'ils adhéraient mieux à la route. Que ce serait plus sécurisant pour elle et pour lui. Oui, c'était la façon d'aborder le sujet. Si les femmes n'avaient que faire de la puissance d'un moteur, la sécurité était pour elles un sujet sensible, qu'elles comprenaient. Comme il était malin d'avoir trouvé la meilleure approche pour convaincre Rosie ! Il se rengorgea. Le fait d'être aussi psychologue, aussi intuitif, était une preuve d'intelligence.

Les essuie-glace continuant leur course incessante, il s'imagina dans la nouvelle voiture. Noire et imposante, elle serait équipée de gros pneus, dégagerait de la prestance et un soupçon de mystère. Il aurait aimé des vitres fumées. Mais c'était illégal, désormais. Il devrait donc se contenter de la plus

sombre des teintes disponibles. Oui, il se voyait parfaitement au volant de ce puissant véhicule. Il commencerait à faire le tour des garages lundi, pendant que Rosie serait au travail, et il essaierait celles qui lui plairaient. Le vendeur se féliciterait de son intérêt pour une voiture décente, lui serait si reconnaissant d'avoir conclu cette vente.

Des phares fonçaient droit sur lui. Que se passait-il, bordel ? Essayait-il de doubler ? Non. S'apercevant qu'il s'agissait d'un camion qui occupait presque toute la largeur de la route, il enfonça le frein à fond et braqua son volant vers la gauche pour l'éviter. C'était un putain de camion de livraison ! Mais il avait réagi trop tard. À l'instant précis où il entendit le crissement de la tôle froissée et le bruit du verre brisé, il sentit le coup du lapin dans sa nuque. En une fraction de seconde, presque simultanément, les essuie-glace s'arrêtèrent, ses phares s'éteignirent, et il eut l'impression de faire un vol plané, de se retourner, avant de retomber.

— Bordel ! hurla-t-il, alors que la voiture s'écrasait sur le toit et que la douleur le transperçait. Connard !

Puis il sombra dans un trou noir, silencieux. Il avait perdu connaissance.